

Revue
Sur Zone
(*Poezibao*)

n° 45

Laurent Albarracin

Six sonnets de
contrebande

(juin 2018)

Césure

Quand elle vient, l'horreur aux doigts de rose sang
Éplucher des gisants agonisant la pierre,
Qu'elle leur écarquille à la fin la paupière
Comme une fleur sublime offerte à ces mourants,

Ils ouvrent des yeux ronds, grands comme des pétoncles.
Au mystère indicible alors ils ont accès.
Leur être se fendille ainsi que des abcès
Et libère le pus que contient le furoncle.

Et c'est pour les blessés bombés avec hideur
Comme un nouveau matin qui avec eux éclot.
Au jardin des stupeurs, le bucolique enclos

Des bubons éclatants révèle la saveur.
Promis aux vers précis, de la mort ils s'entichent
Regardant à la coupe en parfaits hémistiches.

*

La débroussailleuse

La tondeuse est en panne, il reste à décrocher
L'instrument aberrant qu'à son clou on placarde,
Ce long manche enrhumé d'une voix nasillarde,
L'engin débroussilleur, la machine héronnée.

Armé de l'échassier, sous son poids on chavire.
À l'attaque de l'herbe en crainte d'avaries
(Que je n'ai jamais su distinguer d'*avaries*).
Mais il faut y aller et du gazon chevir,

On ne va pas toujours ainsi procrastiner.
Allez je la démarre et lui plante le nez
Dans la pelouse humée d'une ardeur que je n'ai.

L'herbe s'envole autour de son groin de moustique.
La bête est volontaire, en fait assez pratique,
Mais je m'arrête car j'ai l'idée d'un sonnet.

Blason de la cheville

La cheville seule semble être un bracelet
Qui tombe pile et juste sur le pied des filles.
Elle est là par miracle comme anneau en quille,
Aussi inaperçue que le feu sous le lait.

Elle est un bijou nu, simple colifichet
Que l'on remarque à peine tant il est subtil.
Cela lui faisait – fut-ce pour autant inutile ? –
Une belle jambe, alors qu'elle s'en fichait.

L'attache est à sa place aussi dans un sabot.
Pour le compte des mots il n'y a que du beau.
Et si dans un sonnet, quelques arrangements

Et ajouts ne viennent que pour tenir le truc,
Qu'il tienne sur ses piles comme un aqueduc,
Au pied des dames, jamais cheville ne ment.

*

La mare

La mare est accroupie dans son coin de soleil.
On dirait dans les rais qu'elle urine à l'abri
Ou qu'elle prend le frais sous sa jupette à plis.
Elle est toute flapie, ensuquée de sommeil.

Elle dort à demi, à moins qu'elle ne veille
À garder au contraire un semblant de vigie.
Lors le glauque marais encombré de débris
Apparaît comme un puits où méditer l'Éveil.

Puis lorsque la grenouille y fait son bref plongeon,
L'eau est changée d'un plouf et récurée à fond.
Tout pareil à un seau le signe se renverse,

Ce qu'on y met dedans s'en libère d'un saut
Et pisse d'abondance, il faut être grand sot
Pour croire que l'eau pure a besoin qu'on la perce.

Le café

D'où remonte que noir est le café en tasse,
Profond dès sa surface ? Et que peut-il vouloir,
Que veut-il que je fasse autre chose que boire
Ce breuvage de choix rallongé d'eau fadasse ?

Hé ! il vient de la nuit qui affleure au matin,
Tel un miroir sans tain où la ténèbre luit.
À sept heures moins vingt un relent de minuit.
Tout l'obscur s'amenuise au clair du kaolin.

Le vieux fond de mystère en fumée se dissipe.
Le principe s'éclaire aux abords de la lippe.
Les lointains amenés sur les rivages sus

Délaissent l'ambigu pour la clarté donnée
À travers le feuillu d'un cœur acuminé.
Attaquons la journée maintenant que c'est bu.

*

Le hamac

Composer un sonnet couché dans un hamac
N'est pas très confortable et non plus difficile,
C'est comme balancer en avion un missile
Sans nécessairement décoller du tarmac.

Le fuseau de coton tangué en tant que pirogue
Tendue entre deux pins ; maints écueils elle esquive,
Sans peine puisqu'ils bornent le tronçon d'eau vive
Sur lequel la barque opiniâtrement vogue.

On flotte entre deux eaux comme entre des piliers
Tenant la rêverie qu'il s'agit de lier.
On la tient dans le filet comme un nautonier

Transporte les morts et fait revenir les anges.
Le hamac en un habit d'Arlequin se change.
Ses losanges font de lui un mort historié.

©Laurent Albarracin